

et des ateliers. On y logera même fort peu, car si la pureté des mœurs et la rigidité de l'existence rendent glorieux et enviable de demeurer sous une énorme cloche à melons, d'autre part il y a des circonstances dans la vie privée où quelques instants de mystère, ou simplement de discrétion, sont évidemment nécessaires. Les Américains eux-mêmes montrent une certaine répugnance à coucher sous le microscope; y travailler, c'est autre chose: *Business or business!*

Les maisons de verre de Chicago ne sont pas construites avec des glaces: il est à peine besoin de le dire. On frémit, en effet, rien qu'à l'idée des désastres que produiraient, dans une architecture pareille, soit la plantation d'un porte-manteau, soit la discussion de ménage orageuse accompagnée de projections, comme les conférences scientifiques si goûtées de nos jours.

Les matériaux employés sont des briques en verre creuses, soufflées et moulées comme des bouteilles. Elles sont fort légères et se relient les unes aux autres, dans la construction, au moyen d'un léger coulis invisible de mortier fin en ciment. On en fait tout ce qu'on veut: des murs, des cloisons et même des voûtes d'une très grande résistance.

Veut-on obtenir des effets décoratifs? On les colore en les composant de deux pièces soudées l'une contre l'autre; la face décorée est moulée à part et reçoit, à chaud, la partie incolore, qui vient se coller contre elle.

Bâtissez une maison avec ces matériaux extraordinaires; installez dedans un brillant éclairage électrique; il est certain que l'effet produit sera plus qu'original, il sera féerique. Les Américains qui ont eu cette idée pour leur exposition auront donc certainement un grand succès, de curiosité tout au moins.

Nous ne diminuerons en rien le prestige de ceux qui comprennent ainsi la maison de rapport, en faisant observer que les Yankees ne sont pas les inventeurs de ce mode de construction. Il est originaire d'Europe, y a été timidement appliqué tout d'abord, et c'est seulement pour se faire appliquer en grand qu'il a passé l'Atlantique en bateau.

On fabrique couramment, en Suisse et en Angleterre, les briques de verre soufflées dont nous parlons. Pendant longtemps, pour ces briques comme pour celles en laitier de forge, on s'est borné à d'infructueux essais. Il fallait, en effet, recuire ces produits après les avoir moulés, et ce recuit était l'opération fâcheuse et incertaine par excellence. Mal recuites, les briques en verre se fendaient, s'effritaient et tombaient par écailles sur la tête des progressistes qui en faisaient usage. Aujourd'hui, le tour de main du recuit est trouvé, et le problème est résolu: les dix-sept maisons de verre de Chicago en donneront une preuve magistrale.

En dehors de cette curiosité architecturale, les visiteurs de l'exposition de Chicago pourront contempler, dans la section d'horticulture de l'exposition, des spécimens également curieux et plus gracieux de ce genre de construction.

Ce sont des serres chaudes en briques de verre.

Malgré tout le talent que d'innombrables serruriers apportent actuellement dans la construction des serres, nous ne serions pas étonnés qu'on leur fît, au pays des dollars et ailleurs, quelques infidélités au profit des serres chaudes en brique de verre. Convenablement placées dans un cadre approprié de feuillage, les petites

constructions ainsi édifiées ressemblent positivement à de gros blocs de cristal taillé qu'une main artistique géante aurait déposés là; le soleil y miroite, les irrise et les illumine merveilleusement. Quant aux plantes que l'on élève dans ces petits palais des *Mille et une nuits*, elles paraissent éprouver une satisfaction réelle en se trouvant éclairées uniformément de tous les côtés sans aucun écran gênant qui leur porte ombre; et l'on voit tout ce petit monde fleuri pousser à souhait et faire des grâces au sein de l'atmosphère tiède enclose sous les voûtes de gros cabochons.

MAX DE NANSOUTY.

ANDREMO AL FONDO !

Et jusqu'au fond l'Italie glisse et s'en va. Elle devait, une fois arrachée au joug de l'étranger et à la tyrannie des papes, se mettre à la tête de la civilisation et jouir d'une prospérité inouïe; et voilà qu'après trente ans d'autonomie et d'indépendance, elle se trouve être la première des nations de l'Europe, en effet, mais la première par les délits de sang, la première par les dettes et la première par les impôts. Nous le prouverons par des chiffres.

Grâce à l'esprit chrétien qui survit en Italie, la population y a augmenté de six millions et s'y élève à environ trente millions. Mais la mortalité y est plus grande qu'en France et en Angleterre. D'après le recensement, cent sur cent quatre-vingt-cinq personnes meurent avant l'âge de dix-huit ans. On vante les progrès hygiéniques de l'Italie: pendant que les communes s'épuisent à bâtir des théâtres, à établir des jardins et des parcs publics et à élever des monuments à des héros de toute espèce, il en est trois mille trois cent soixante-seize, peuplées de près de seize millions d'habitants, qui n'ont pas d'eau potable ou qui n'en ont pas une quantité suffisante. Or qui ne sait combien l'eau influe sur la santé publique?

Le professeur Oscar Scalvanti, un libéral aux songes dorés, se demande: "Que donnions-nous, en 1889, à l'ouvrier d'une filature?" et il est obligé de répondre: "Quelques centimes seulement de plus qu'en 1870." Et, après un rapide aperçu sur les salaires, il ajoute: "Les statistiques nous montrent qu'une famille composée de cinq personnes, c'est-à-dire des parents et de trois enfants, pouvait, en 1855, trouver un logement pour cinquante-cinq francs par an: aujourd'hui il en faut cent vingt. Si nous soustrayons de neuf cent francs, gain annuel de la famille, cent vingt francs de loyer et trente francs d'impôt, il ne lui restera que sept cent cinquante francs, ou soixante-deux francs environ par mois, pour se nourrir et se vêtir. Est-il possible de regarder ce salaire comme suffisant?"

D'après Vilfredo Pareto, l'artisan italien paie 28.9 pour cent d'impôt, tandis que l'artisan anglais ne paie que 4.8; et, comme ces impôts portent sur des objets de première nécessité, il en résulte que, privé d'une bonne alimentation, l'ouvrier italien est faible et ne peut rivaliser avec les ouvriers étrangers. Ainsi Bodio établit que, dans une filature, huit ouvriers anglais font plus et mieux en neuf heures et demie que douze ouvriers italiens en douze heures.

Dans une brochure célèbre, publiée en 1845, Massimo d'Azeglio pouvait écrire avec vérité que l'Italie ne